

Enrique : footballeur profane

(Paru dans *Nouveau Document*, 2017 - <https://nouveaudocument.fr>)

Eduardo T. Mahieu

L'amour du football manifesté par Enrique Pichon-Rivière prend tout son relief à la lumière de l'éloge de la profanation avancé par Giorgio Agamben. Il a beau s'appeler *Pichon-Rivière*, en Argentine *Enrique* fera partie du *freudisme plébéien* selon l'expression de l'historien Hugo Vezzetti (Vezzetti, 1996). Plutôt revendiqué : il disait que pour être un bon psychiatre "hay que tener noche y tener calle" (il vous faut la nuit et il vous faut la rue). Nous pensons qu'il n'aurait pas renié de prolonger son aphorisme par : *y también tener cancha* (il vous faut aussi le terrain de foot) - expression argentine s'il en est. Son expérience du ballon rond a été pour lui un puissant lien existentiel. Rien d'étonnant que le théoricien du lien (*vínculo*) ait eu recours à sa praxis du football comme outil théorique et thérapeutique. Nous revisitons ici écrits et témoignages.

"Restituer le jeu à sa vocation purement profane est une tâche politique" (Agamben G., 2005).

Homo ludens

Dans les années 1960 à Cordoba, un jeune psychiatre du Sanatorio Berman, institution créée par le psychiatre argentin Gregorio Berman et constituant en Argentine une des portes d'entrée de la pensée de Sigmund Freud, mais aussi, et surtout, de sa doublure critique, la *psychologie concrète* du philosophe franco-hongrois Georges Politzer, a l'occasion de maintenir des longues conversations avec Enrique Pichon-Rivière. De ces rencontres, il nous rapporte l'anecdote suivante : Pichon-Rivière lui confie sur le mode d'un aphorisme hippocratique : "*Para ser un buen psiquiatra hay que tener noche y tener calle*" (MAHIEU E. L., 2007).¹

Aujourd'hui, nous pensons ne pas trahir la nature de cet aphorisme, que l'on pourrait comparer à une *selfie*, si nous rajoutons en complément, *y también tener cancha* (il vous faut aussi le terrain de foot). Car l'amour porté au football par Pichon-Rivière est essentiel pour l'idée que l'on se fait de l'homme et de l'oeuvre. Son expérience du ballon rond est pour lui un puissant lien existentiel, et, disons-le tout de suite, bien plus qu'une thérapie : c'est une authentique *expérience anthropologique*.²

Mais aussi, elle est autre chose que le spectacle auquel la société du même nom nous habitue. Pour Pichon Rivière, le football est une forme-de-vie ludique et savante, plébéienne et profane, méritant pour lui le même sérieux que la science ou l'art. C'est ici que s'établit le lien avec la citation que nous avons mis en exergue du philosophe italien Giorgio Agamben. Car l'expérience que fait avec le football Pichon-Rivière constitue une anticipation avant la lettre de l'impératif de

¹ "Pour être un bon psychiatre il vous faut la nuit et il vous faut la rue".

² "*Le football est une structure, un univers avec des catégories propres de connaissance, où se font présentes la politique, l'économie, la philosophie, la logique, la psychologie – particulièrement dans sa dimension sociale, l'éthique et l'esthétique*" ("Fútbol y filosofía", in PICHON-RIVIERE E. 1970).

l'italien. Nous pensons que c'est essentiellement en raison d'une convergence des projets plutôt qu'une anecdote folklorique, comme nous allons tenter de le montrer par un jeu de passes entre eux et leurs références communes.

En 1938, l'anthropologue hollandais Johan Huizinga publie un essai qui porte comme titre "Homo ludens, Essai sur la fonction sociale du jeu". Dans ce texte il construit une série des rapports entre les sphères du sacré et du profane dans la culture à travers le jeu, qui constitue une sorte de point de fixation autour duquel d'autres auteurs prennent position. L'essai de l'hollandais s'ouvre par une thèse forte : "*Le jeu est plus ancien que la culture*" (HUIZINGA J., 1951), énoncé problématique qui donne du fil à retrordre à ceux qui se penchent sur la question à sa suite : Emile Benveniste, Roger Caillois, Giorgio Agamben et... Pichon-Rivière, qui s'en réfère explicitement. A la joie du jeu on doit reconnaître l'esprit, dit Huizinga. Il aligne, face à *homo sapiens* et *homo faber*, *homo ludens* comme facteur essentiel de l'espèce humaine. *Ludens...*, cela pourrait sembler hors-jeu pour un être à la tristesse revendiquée, tel notre psychiatre. Pourtant, cet aspect constitue un contrepoint essentiel de ce grand amateur de la pensée triste qui se danse : le jeu comme *jouissance de la vie*.

Le ballon de Dieu

Partons de la ligne de fond. Pour Agamben, profaner par le jeu est "*restituer à l'usage et à la propriété des hommes, ce que la religion a séparé, soustrait, pour le transférer à la sphère du sacré*". Il poursuit : "*La plus grande partie des jeux que nous connaissons dérivent d'anciennes cérémonies sacrées, de rituels et de pratiques divinatoires qui appartenaient autrefois à la sphère religieuse au sens large*". Et encore, plus précisément en ce qui nous concerne ici, il affirme que "*le jeu de ballon reproduit la lutte des dieux pour la possession du soleil*" (AGAMBEN G., 2005).

Arrivé très tôt, à l'âge de trois ans, pour jouer à l'extérieur, Pichon-Rivière retrace cette première expérience par laquelle il commence à se forger son prénom argentin, *Enrique*, exactement comme il a pu dire que c'est à travers des objets que l'homme acquiert un visage : "*Je n'oublie pas que parmi nos richesses amenées dans le bateau, ensuite en train et finalement en charrette, il y avait un ballon en cuir. Ce fut une grande attraction pour les autres enfants de la région, particulièrement pour ceux d'origine guarani, avec qui j'ai partagé mes premières aventures et aussi la langue, puisque c'est grâce à eux que j'ai passé directement du français à cette autre langue si douce qu'est le guarani. Et le ballon de football au milieu de tout ça*" (Ganándole pour un gol a la muerte, in ZITO-LEMA V., 2012).

Le psychiatre, anthropologue à ses heures perdues, avance que sa forme sphérique le relie avec les symboles les plus anciens maniés par l'humanité : "*Le ballon est le contenu d'un message*", dit Enrique ("La pelota", in PICHON-RIVIERE E; 1970). Pour déchiffrer ce message, il nous conduit au poème "La balle", écrit par l'allemand Rainer Maria Rilke qui, en 1907, année de la naissance d'Enrique, a aperçu à Paris un jeu d'enfants au Jardin du Luxembourg :

*"encore indécise, qui, quand elle monte,
comme si elle l'avait élevé avec elle,
ravit et libère le jet – et s'incline,
et suspend et d'en haut aux joueurs
d'un coup indique une nouvelle place,
les ordonnant comme pour une figure de danse"*
(RILKE R., 2008)

Enrique s'approprié la vision poétique de Rilke et il redouble ces propos en affirmant que c'est bien elle qui, comme douée d'un esprit, configure l'espace et "*situe les joueurs, les regroupe et les disperse*" ("La pelota", in PICHON-RIVIERE E; 1970). Tout comme Rilke ou Huizinga, il insiste sur la dimension esthétique et dramatique du jeu "*qui ressemble à la tragédie grecque*" (Ganandole pour un gol a la muerte, in ZITO-LEMA V., 2012). Propos que reprendra - sans doute sans le savoir - le journaliste américain Adam Gopnik, qui à la suite du quart de finale entre l'Argentine et l'Angleterre lors de la Coupe du monde en France en 1998, décidé aux tirs au but, découvre dans le football "*un festival du destin – l'homme qui assume sa dure condition et la quasi-certitude de son échec*" (GOPNIK A., 1999). Comme nous le savons, Dieu joue parfois avec la main. Quant à Enrique, il compte sur ses pieds.

Another brick in the wall

Monté à la capitale comme le jeune provincial argentin qu'il est devenu, c'est entraîné par l'appel de l'écrivain argentin Roberto Arlt – personnage décisif dans sa vie – qu'Enrique rencontre la foule lors de son premier match de football. Ebahi par les hurlements des supporters, il expérimente *l'hybris* du contact direct avec les phénomènes sociaux. Mais aussi, il est ravi par le haut contenu esthétique du jeu que produit celle qui devient son équipe fétiche : "*il est possible d'atteindre un vécu esthétique fugace à travers d'un sentiment d'harmonie et précision dans le jeu qui apparaît toujours après des moments de désorganisation et rupture. Le football se transforme en ballet. La légendaire "máquina" de River Plate est l'exemple de cette plasticité*" ("Fútbol y filosofía", in PICHON-RIVIERE E; 1970).

Enrique nous renvoie à la trace écrite de cet événement laissée par son ami, l'auteur de *Los siete locos*, même si entre la trace mnésique et l'écriture se glissent quelques différences. Dans "*Ayer vi ganar a los argentinos*", Arlt, qui conçoit ses textes de l'époque comme des *aguafuertes* [gravures], illustre leurs impressions de ce premier match de football qui a lieu en 1929, qui est censé être le même auquel il assiste avec Enrique. On y retrouve à foison des instantanées vues par les yeux "*d'un chroniqueur qui n'en comprend rien au football*" et qui, sans surprise, s'arrête plus sur les protagonistes qui sont en dehors du terrain.

Nous disons que c'est sans surprise seulement si l'on tient compte que tant lui comme Enrique sont dans le sillage du philosophe allemand Friedrich Nietzsche, pour qui, comme pour les anciens grecs, un public de simples spectateurs est inconnu. Est-ce peut-être un détail de l'*aguafuerte*, vaguement prémonitoire, ce qui lui vaut d'être invoquée par Enrique ? Arlt semble intrigué par "*une bande de voyous qui vendaient des briques, non pas pour les jeter aux joueurs, pour qui on réservait les bouteilles. Les briques servaient de piédestal pour les spectateurs de petit gabarit*" (ARLT R., 1929). L'on sait que plus tard, dans les années '40, une autre bande de voyous de petit gabarit, hooligans de l'Alianza Libertadora Nacionalista, lance pour de bon des morceaux de briques sur la tête d'Enrique pour le faire partir de l'Hôpital Borda, las de ses innovations profanatrices³ (LOPEZ OCON M., 2008).

Relation d'objet qui tourne en rond

Il est pourtant à prendre en compte que les chroniqueurs retiennent un autre début footballistique d'Enrique, celui qui le retrouve cette fois-ci sur le terrain. On pourrait presque dire : faisant d'une pierre deux coups, car il s'agit en même temps de sa première expérience psychiatrique, au

³Parmi d'autres, l'action litigieuse semble être la création à l'hôpital Borda du service *Edad Juvenil* : "*j'ai proposé la création d'un nouvel service pour pallier à une autre grave carence. Un service exclusif pour adolescents, puisque jusqu'à ce moment, et partout dans le monde, ils étaient placés et traités avec les enfant ou les adultes*" (ZITO-LEMA V. 1992)

moment où il part à la “*recherche de la pierre de la folie*”, comme il s'exprime. Deux ans avant d'être reçu médecin, Enrique arrive en 1934 à l'Asilo de Torres, établissement réservé aux oligophrènes, selon la nosologie de l'époque. Il y trouve près de 3500 patients plus ou moins laissés à l'abandon et livrés seulement à l'asile en tant que lieu de relégation et d'exclusion. Lorsqu'il évoque cette expérience bien des années après, il confie : “*Se présente à moi l'impérieuse nécessité de créer, car il n'y avait rien. Ainsi, par exemple, j'essaie par les moyens de la récréation une ré-socialisation. De là surgit toute la question du sport et l'équipe de football comme une thérapie groupale dynamique*” (ZITO-LEMA V., 1992). C'est aussi la première apparition sur le terrain d'homo ludens comme un moyen désaliénant.

Il constate que ces personnes, laissées au désert solitaire de l'abandon, retrouvent des nouvelles sources pour faire bouger leur lien social. Ce qui le conduit à remanier les diagnostics et à inventer une nouvelle catégorie clinique, l'*oligothymie*, moins fataliste, ouvrant ainsi un espoir évolutif dans cette population asilarisé. Oligothymie : une pénurie de *thymos*, terme qui désigne le désir pour Héraclite, la fougue pour Homère, et le courage pour Platon. C'est ce thymos que le travail d'équipe, de groupe, se doit de mobiliser⁴.

Le jeune Enrique sait ce qu'il fait, car il a déjà créé à Goya, le village exotique de son enfance, une équipe de football qui existe encore de nos jours : le Club Benjamin Matienzo. A l'époque, il siège dans le prostibule de la ville où il rencontre aussi pour la première fois Sigmund Freud. Selon le témoignage d'une de ses coéquipières, Janine Puget (PUGET J., 1995), il répète cette expérience thérapeutique autour du football tout au long de sa pratique institutionnelle dans les hôpitaux psychiatriques publics : “*La stratégie de l'équipe de football est ma tâche prioritaire*” (GALEANO E., 2010), dit-il. Cela semble amuser Eduardo Galeano, poète uruguayen, qui fait noter que son équipe est imbattable et qu'Enrique officie d'entraîneur en même temps qu'il se réserve la place d'avant-centre, s'illustrant ainsi comme le buteur de l'équipe.

Sa première tactique consiste à “*suivre toujours, tous ensemble, le ballon ; sauf moi qui restait proche du but contraire pour marquer. Les choses allaient merveilleusement bien jusqu'au jour où un joueur de l'équipe contraire eut une crise de claustrophobie en raison que mes patients l'encerclaient résolument entre tous, plusieurs fois, sans lui donner répit. Et là ce fut fini pour le match et le football. Au moins pour un temps...*” (ZITO-LEMA, 1992) . Il lui faut donc revoir le surréaliste schéma tactique en quelque sorte proche d'une holophrase, s'il veut transformer “*le conglomerat en groupe opératif*” (“Fútbol y filosofía”, in PICHON-RIVIERE E., 1970). Pour réussir, la relation d'objet trop étroite avec le ballon doit s'ouvrir vers une théorie du lien entre les joueurs, plus concrète à ses yeux (PICHON-RIVIERE E., 2004).

Pasar la pelota

Lors d'une de ses rencontres avec Jacques Lacan, en 1969, celui-ci lui demande : “*Pourquoi psychologie sociale? Pourquoi pas psychanalyse ?*” Enrique entend par ce tournant marquer les différences entre ce qu'il considère la notion de sujet relationnel de Freud ou Lacan, et sa propre conception du sujet pris dans les conditions concrètes de son existence et sa quotidienneté, configuré dans et par une trame complexe de liens (PICHON-RIVIERE E., 1975). La notion d'*autre généralisé* il la trouve chez le sociologue américain George Mead, footballeur lui-même⁵.

⁴ Pour l'anecdote, rappelons que lors de circonstances politiques défavorables qui l'ont laissé sans infirmiers, Enrique réinvente son expérience profanatrice en créant des groupes de patients capables d'accomplir des tâches d'infirmier auprès des autres, expérience qui ne marche pas si mal mais qui a la vie courte à cause des mêmes circonstances politiques défavorables, mais maintenant agissant en sens contraire.

⁵ “*Par le biais du jeu il apparaît une image propre et celle de l'autre; ce qui nous permet de comprendre la raison pour laquelle la plus moderne des sciences de l'homme, la psychologie sociale, est née sur un terrain de football, fait qui démontre la signification sociale de ce sport. G. H. Mead, ancien joueur d'Harvard, vit cette complexe*

Désormais, sur le terrain *“le joueur peut adopter l'attitude d'un autre ; c'est-à-dire jouer le rôle de cet “autre”*. Grace à ce processus, il connaît *“l'autre” avec ses possibilités dans le champ d'action et peut être cet autre, c'est-à-dire jouer le rôle de cet “autre” dans des circonstances déterminées [...] Le match commence à se jouer dans ce que nous pourrions nommer la “cancha interna” [...] Si à cette possibilité se joint une maîtrise du ballon, ce joueur acquiert une efficacité incalculable”* (“Estrategia”, in PICHON-RIVIERE E., 1970). Il s'agit de surmonter l'obstacle que trouve Enrique à l'Asilo de Torres, ainsi que d'autres qui tentent la même expérience : dans la psychose (comme chez lui d'ailleurs lors de son début), pointe parfois une tendance à garder le ballon pour soi, à devenir ce que *“communément on appelle “comilones” [gourmand]”* (CARBALLO POZZO ARDIZZI). *Pasar la pelota*, semble dorénavant s'imposer comme moyen tactique.

Play the game⁶

Il est remarquable que, à priori sans concertation, d'autres psychiatres inspirés par homo ludens autour de la planète reproduisent l'expérience d'Enrique. Ainsi, sous l'impulsion des psychiatres français Paul Sivadon et George Daumézou, se créent en France dès 1948 des tournois inter-hospitaliers de football, impulsion qui dure jusqu'à nos jours à travers de l'association Sport-en-tête (NOLOT F., 2008). Plus récemment en Italie, les *Matti per il calcio* réussissent à créer une ligue nationale de plus de 50 équipes. Le même principe inauguré par Enrique s'impose dans toutes ces expériences : *s'inclure dans l'équipe*. Pour que cela marche, les équipes doivent être constituées par des soignants et des soignés. Huizinga remarque que *“L'arène, la table à jeu, le cercle magique, le temple, la scène, l'écran, le tribunal, ce sont là tous, quant à la forme et à la fonction des terrains de jeu”* (HUIZINGA J., 1951), régis à l'intérieur de leur sphère par des règles particulières.

Dès lors que tous s'accordent à dire que le football n'est pas thérapeutique en soi, il apparaît avec évidence que le tour de force réalisé par Enrique est donc de s'y mettre au jeu. Et ainsi changer d'abord les règles au lieu de changer les gens. Changer les rôles et les fonctions sur le terrain, le temps d'un match, avec à la clé un effet désaliénant certain. Un geste qui semble inspiré par la réflexion d'Agamben, pour qui *“La société sans classes, n'est pas une société qui a aboli et perdu tout souvenir de la différence de classes, mais une société qui a su désactiver les dispositifs pour en rendre possible un nouvel usage, pour les transformer en moyens purs”* (AGAMBEN G., 2005).

Le football comme religion

Comme inspiré par la boutade de Groucho Marx, *“Je ne voudrais pas adhérer à un club qui m'accepte comme membre”*, Enrique se fait sortir le carton rouge dans l'institution qu'il a lui-même contribué à créer : l'Asociacion Psicoanalitica Argentina. Pris dans une spirale dialectique, Enrique retourne sur le terrain pour traiter ce qu'il considère le problème institutionnel : *“L'existence de dirigeants autocratiques dans la direction technique de notre football ; la soumission de tous les entraîneurs à un leader unique; la transplantation de systèmes étrangers à l'idiosyncrasie de notre jeu – victime par ailleurs d'approches stéréotypées – ont empêché l'évolution souhaitée par tous”* (“Problema institucional”, in PICHON-RIVIERE E. 1970).

expérience et réussit à la conceptualiser” (Fútbol y filosofía, in PICHON-RIVIERE E., 1970).

⁶ *“Dans ces fonctions sociales complexes qui s'organisent dès l'enfance, le même Mead étudie deux types d'activités qui se manifestent, précisément, pendant le développement de l'enfant : le “play” et le “game”, des mots qui n'ont pas d'équivalent exact en espagnol, mais que nous pouvons traduire par “jeu” et “sport”. Play est le jeu libre ; game est le jeu organisé où l'on peut observer des éléments appartenant à toute activité institutionnalisée”* (“Estrategia”, in PICHON-RIVIERE E., 1970).

A l'occasion des Coupes du monde en Suède, Chili et Angleterre, il adopte un regard critique envers le dessein qui guide la création de l'équipe nationale, qui lui semble habitée par une opération de soustraction : “*L'idéal politique, tant de fois frustré, s'oriente vers le sport*” (“Futbol y politica”, in PICHON-RIVIERE E. 1970). Le football comme religion, cette paraphrase de l'essai de Walter Benjamin “Le capitalisme comme religion” de la modernité que commente Agamben, mérite précision: ici, “*Religio n'est pas ce qui unit les hommes et les dieux, dit Agamben, mais ce qui veille à les maintenir séparés*”. Dès lors, la religion se définit comme ce qui “*soustrait les choses, les lieux, les animaux ou les personnes*”, ainsi que les jeux, “*à l'usage commun pour les transférer au sein d'une sphère séparée*” (AGAMBEN G., 2005).

Récupérer le ballon semble être le mot d'ordre d'Enrique à la recherche de formes efficaces de profanation d'une religion institutionnalisée accompagnée de son clergé. *L'Expérience Rosario* en 1958, conçue comme un vaste laboratoire de psychologie sociale, semble être maintenant une tentative d'élargir le terrain : elle implique étudiants et professeurs universitaires, ainsi que boxeurs, peintres, courtiers d'assurance, ouvriers du port, employés de commerce, femmes au foyer et même quelques prostitués, en tout plusieurs centaines de personnes, réunis le temps d'un week-end. Le résultat majeur en est l'élaboration de la méthodologie des *Grupos Operativos* qu'il s'agit de mettre en oeuvre.

Jouer les prolongations

A l'approche de la fin du temps réglementaire, Enrique est sollicité pour faire le point d'ensemble sur sa vie et son oeuvre. Sur le mode de l'interview, il répond à des nombreuses questions posées par l'un de ses proches, où tout y passe : psychiatrie, psychanalyse, art, tango, combats, engagements, migration, enfance, etc. Et voilà qu'après avoir évoqué sa légendaire tristesse, qu'il considère comme un noyau central de sa vie, et de toute pathologie, il est interpellé : “*Néanmoins, il doit y avoir aussi des moments bonheur, aussi brefs qu'ils puissent vous paraître ?*” Il remet donc le maillot et répond : “*Bien sûr... En particulier tout ce qui a rapport avec le sport. Je me souviens de ces matchs de football que nous gagnions avec les patients de l'Asilo de Torres...*” (ZITO-LEMA V., 1992). Une confirmation que pour être un bon psychiatre il faut donc non seulement la rue et la nuit, mais aussi *la cancha*.

Car, au tant jeu comme à la vie, il leur prête un sens tragique - *la vida es una herida absurda*, dit le célèbre tango *Naranja en flor*. Le football aussi, comme Enrique l'a toujours dit. Mais, son interlocuteur le somme de préciser : “*Une tragédie capable d'éveiller le sentiment esthétique ? Le vécu du merveilleux et du beau ?*” “*C'est ainsi, même si c'est de façon fugace, à travers d'un sentiment d'harmonie et précision dans le jeu qui apparaît toujours après un moment de désorganisation et rupture*”, lui répond-il. Fugace, cela n'est pas rien. Un peu comme les effets thérapeutiques du football, qui ne distinguent pas entre soignants et soignés. L'interlocuteur rébondit : “*Et lorsque la tension du jeu atteint son paroxysme et arrive le but, se produit la catharsis...*”. C'est alors pour Enrique le moment de conclure : “*Oui, et chacun de nous, joueurs et spectateurs, nous transcendons la fragilité individuelle dans une plénitude sociale... - La fragilité de l'instant humain ? - La fragilité de nos vies, en battant la mort d'un but*” (ZITO-LEMA, 2012).

BIBLIOGRAPHIE

AGAMBEN G., *Profanations*, Rivages, 2005.

ARLT R., Ayer ví ganar a los argentinos, *Diario El Mundo*, 18 de noviembre de 1929.

- CARBALLO POZZO ARDIZZI F., *Pasar la pelota*, Psyche Navegante N° 92, www.psychenavegante.net, Junio 2010.
- GALEANO E., *El fútbol a sol y a sombra*, Siglo XXI, 4ta edición, 2010.
- GOPNIK A., Endgame, in *The best american sports writing 1999*, Houghton Mifflin, 1999.
- HUIZINGA J., *Homo Ludens, Essai sur la fonction sociale du jeu*, Tel Gallimard, 1951.
- LOPEZ OCON M., *Enrique Pichon Rivière. El hombre que se convirtió en mito*, Capital Intelectual, 2008.
- MAHIEU E. L., “Enrique Pichon Riviere : Médico, psiquiatra, psicoanalista, psicólogo social. Homenaje in memoriam”, comunicación oral, Congreso Argentino de Psiquiatría, APSA, Mar del Plata, abril 2007.
- MATTI PER IL CALCIO, film de Volfango De Biasi, DVD Rai Trade, 2007.
- NOLOT F., VEDIE C., Football et psychose, *Annales médico-psychologiques*, 166 (2008), 870-874.
- PICHON-RIVIERE E., QUIROGA A. *Psicología de la vida cotidiana*, Editorial Galerna, 1970.
- PICHON-RIVIERE E., Pichon-Rivière habla sobre J. Lacan. Del Psicoanálisis a la Psicología Social, *Revista Actualidad Psicológica*, n°12, 1975.
- PICHON-RIVIERE E., *Théorie du lien suivi de Le processus de création*, Erès, 2004.
- PUGET J., En souvenir de Pichon-Rivière, in *Psychanalyse et psychologie sociale. Hommage à Enrique Pichon-Rivière*, Erès, 1995, pp. 69-81.
- ZITO LEMA V., *Conversaciones con Enrique Pichon-Rivière sobre el arte y la locura*, Ediciones Cinco, 8va edición, 1992.
- ZITO-LEMA V., *Diálogos. Encuentro con Jacobo Fijman, Enrique Pichon Rivière, Fernando Ulloa, León Rozitchner y otras travesías por la belleza, las verdades de la época y los delirios*, Topía Editorial, 2012.